

En complicités

— Entretien avec Miguel Chevalier et Pascal Contet

Comment vous êtes-vous rencontrés ? Connaissez-vous le travail de l'autre ?

Pascal Contet : Notre rencontre est arrivée par l'intermédiaire d'un compositeur, Jacopo Baboni-Schilingi, qui travaillait avec Miguel. Il pensait que nous avions quelque chose à faire ensemble. Très vite, Miguel m'a montré ce qu'il faisait et j'ai été emballé. Il y a rapidement eu l'idée d'une composition qui modifie l'image. Avec Cyrille Henry, il a mis en place un système de reconnaissance sonore des deux claviers de l'accordéon, à partir de là j'ai pu faire ce que je voulais. Quelques mois plus tard, Miguel m'a demandé si je voulais bien participer au vernissage d'une exposition à Enghien-les-Bains, ça a été le déclencheur. Les débuts ont été prometteurs, on a donc continué.

Miguel Chevalier : Je connaissais Pascal pour sa virtuosité en tant qu'accordéoniste mais je ne l'avais jamais rencontré personnellement. J'ai trouvé que c'était très intéressant de créer – comme d'autres artistes ont pu le faire – une passerelle entre sa musique et les logiciels que je développe.

Pascal Contet, vous improvisez sur scène, était-ce une volonté dès le départ ?

P.C. : C'était hors de question de travailler autrement. J'ai donné assez de spectacles dans lesquels la vidéo vient se planter, où tout est millimétré, autant la musique que le visuel. J'ai voulu faire absolument le contraire. Là, j'ai la sensation d'être à l'intérieur de la créativité de Miguel et j'en joue, une idée qui est en plus renforcée par la mise en scène. C'est rare et c'est important de le souligner : dans le milieu des arts visuels, il est rare de pouvoir modifier une œuvre. Ici, je bouleverse les grandes lignes visuelles de Miguel. J'ai l'impression d'être voyeur d'un travail intime. C'est intéressant et même touchant.

Miguel Chevalier, vous travaillez d'ordinaire sur la notion de flux et l'observation du monde. Cette performance est titrée *L'Origine du monde*, pourquoi ce titre ? Quelle place prend-elle dans votre travail ?

M.C. : *L'Origine du monde* n'a rien à voir avec le tableau de Courbet. On s'est inspiré des automates cellulaires : des cellules qui se développent, qui se modifient, qui prolifèrent. C'est lié à l'origine des cellules qui se divisent avec des couleurs très vives, ça rejoint aussi les paradis artificiels des années 70 avec tout ce que les artistes ont développé autour du psychédéisme.

Techniquement, comment ça marche ?

M.C. : Ce qui est intéressant, c'est que l'accordéon est comme un clavier d'ordinateur. Nous avons créé un logiciel pour d'autres installations que nous avons affiné, adapté pour que Pascal vienne se coller à cette technologie-là. Pascal joue et je propose des tableaux qui viennent enrichir sa palette musicale, au même titre que son jeu vient enrichir ma palette visuelle. Dans le logiciel, on inclut régulièrement d'autres textures, d'autres gammes de couleurs ; on fait en sorte que ces nouveaux tableaux viennent apporter plus d'étonnement au spectacle. Ce n'est pas une œuvre figée, c'est un work-in-progress. C'est un peu comme le vin qui se bonifie avec le temps.

Pascal Contet, comment avez-vous laissé l'univers de Miguel Chevalier transpirer dans votre pratique ?

P.C. : En fonction de ce que je vois, je vais jouer et en fonction de ce qu'on m'offre je vais nourrir mon jeu. Je donne et je reçois. C'est le même aller-retour que celui que je peux avoir avec des comédiens. En tant que musicien, on est à l'écoute et là je suis aussi à vue. Cet imbroglio donne une chose qui est difficilement copiable.

C'est ça qui est absolument fantastique. Je me laisse aller. Parfois, je me perds et j'entraîne le public avec moi. Chaque tableau va raconter quelque chose : il y a des tableaux que j'appelle de nuit, peut-être plus poétiques, la musique est plus calme, parfois il y a une profusion de couleurs... Je joue, je vois ce que ça donne et en fonction des paramètres je m'en amuse. C'est vraiment un jeu de pistes.

M.C. : Ce qui m'intéresse là, c'est qu'il y a une complémentarité avec Pascal. L'accordéon porte une image désuète, et lui, il l'utilise avec virtuosité. Quand on l'écoute et qu'on voit cette performance, on a une autre approche de l'instrument. Il ressort de ce décalage une nouvelle modernité. C'est ça qui donne une véritable richesse.

Qu'est-ce qui, selon vous, fait contemporanéité ?

P.C. : Ma définition de la contemporanéité, c'est l'instant présent, avec des créateurs qui sont dans la créativité immédiate. Le contemporain n'est pas encore dans l'histoire, parfois on prend des chemins de traverse. Il m'est arrivé de travailler avec des compositeurs et de constater que 15-20 ans plus tard ils sont encore sur la place, et là je me dis que c'est super. Le contemporain pour le contemporain, ça ne m'intéresse pas plus que ça. Être contemporain, c'est faire les choses.

Propos recueillis par Cécile Becker